

Cinquante-septième année

Février 1879.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDO-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Costume de garçon. — Blouse anglaise en drap à carreaux avec larges plis derrière et devant, elle se resserre à la taille avec une ceinture bouclée. Pantalon pareil, bouffant sous le genou.

N° 2. — Petit garçon de 7 à 8 ans. Costume en velours, bordé de satin, gilet boutonné et veste bretonne, flottante, et ouverte du haut avec revers attachés par un bouton.

N° 3. — Costume de jeune fille de 12 ans. Robe garnie de velours, jupe avec un grand plissé, tunique laveuse; corsage cuirasse, ouvert devant sur un gilet entièrement boutonné; manches garnies de parements en velours.

N° 4. — Bébé de un an. Pardessus douillette, ayant la forme d'un long gilet; le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu et le devant tombe droit sans pince. Une petite pèlerine ronde entoure les épaules; tout le vêtement se garnit d'un petit dessin en soutache. Pour le patron, voir la feuille des modèles imprimés.

N° 5. — Costume pour fillette de 8 à 10 ans. Jupe avec volant froncé, tunique ronde relevée derrière par quelques plis. Corsage-jaquette, ouvert sur un gilet et boutonné à la taille seulement; manche garnie d'un parement boutonné. (Pour le patron de ce corsage, voici la feuille des modèles imprimés.)

N° 6. — Costume pour bébé de 2 à 3 ans. Long paletot, garni du bas avec deux rangs de plissés, sur lesquels retombe un large biais bordé d'un liséré. Le devant est garni d'une large bande et de revers boutonnés sur chaque côté. Le patron de ce costume se trouve sur la feuille des modèles.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Costume pour garçon de 6 à 7 ans. Petit drap foncé, orné de galon plus clair, posé en patte, avec boutons dorés au bas du pantalon *Figaro*. Le gilet boutonne tout du long, et la veste ouverte, encadrée de galon, est fermée au cou, patte descendant sur le gilet.

N° 2. — Petite fille de 5 à 6 ans. — Fourreau princesse, en velours grenat, boutonné tout du long, dépassé au bord inférieur par une dentelle. — Paletot en drap épais blanc, orné d'un revers-châle, de parements et de demi-poche en velours grenat; il est fermé sur la poitrine par trois boutons de velours et rangée parallèle. — Lingerie plissée en nansouk.

N° 3. — Petit garçon de 7 à 8 ans. — Costume en drap côtelé gris foncé, galonné tout autour et fermé par une rangée de boutons. Le pantalon est court au-dessous du genou. Le veston à deux poches; le parement et le petit col bordés d'un galon.

N° 4. — Robe élégante pour petite fille de 7 à 8 ans. — La robe et la jaquette ne font qu'un. La robe est en cachemire de l'Inde bleu de Sèvres, garnie par trois petits volants plissés posant l'un au-dessus de l'autre; le plastron est tout coulissé et boutonné. La jaquette est en velours bleu sa-

phir ouverte, découvrant tout le plastron, lisérée de satin tout autour; la manche a un parement ciel à revers de velours; il est ouvert en éventail.

N° 5. — Fillette en robe écossaise. — Au bas: volant plissé, draperies plissées bordées d'un large biais de satin; corsage-blouse, à pièce avec lisérés et biais de satin; le col et les parements sont en satin. — Chapeau *Fronsac*, en feutre, relevé d'un côté et orné d'un panache de plumes.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 4. — Pelisse longue pour enfant nouveau-né; la pièce d'épaule a des coutures sur les épaules, et se complète par une jupe ou grande pièce droite ayant environ 80 centimètres de hauteur sur 2 mètres de large; on y creuse des emmanchures et le haut se plisse autour de la pièce d'épaule.

Nos 5 et 6. — Col et manche pour enfant ou fillette, entièrement composés avec des entre-deux en guipure torchon, réunis par des petits biais en nansouk piqués sur chaque bord. Même genre de dentelle autour du col et des manches.

Nos 7 à 10. — Col uni pour petit garçon. Il se fait avec ou sans le corps du fichu, mais il faut toujours le poignet.

N° 11. — Serviette russe pour le thé: bord effilé et broderie ou point russe.

Nos 12 et 13. — Dessin de soutache pour la pelisse de bébé.

Nos 14, 15 et 16. — Broderie au passé, servant également pour orner les pelisses ou douillettes de bébé.

N° 17. — Garniture en broderie anglaise, pour entourer la pèlerine de la pelisse de bébé.

Nos 18 et 19. — Patron du pardessus-douillette pour bébé, représenté sur la gravure colorisée; long paletot avec couture cintrée dans le milieu du dos et devant droit boutonné tout du long.

N° 20. — Pèlerine courte pour la douillette.

Nos 21, 22 et 23. — Corsage-jaquette pour le costume de fillette représenté sur la cinquième figure de la gravure colorisée. Le dos a trois coutures, est ajusté. La basque est très-longue et le devant s'ouvre en forme de revers, du haut et du bas en dégageant un gilet plissé à petits plis réguliers; le devant boutonne à la taille seulement, en forme corselet.

Nos 24 et 25. — Costume d'enfant représenté sur la sixième figure de la gravure; il se compose d'un long paletot garni de plissés tout autour. Le devant est garni en étole avec des revers de faille boutonnés de chaque côté.

N° 26. — Manches pour les trois costumes. La plus petite est celle de la douillette du bébé, et la plus grande celle de la jaquette.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons en dehors de ceux publiés par le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

AU

PAYS DES BÊTES

III

Mes gardes me firent prendre cette fois un autre chemin que celui que nous avions suivi lors de mon arrestation, et j'eus alors l'occasion de voir plusieurs Castoriniens occupés à réparer leurs demeures. On avait cru jusqu'alors que la queue ovalaire des Castors leur tenait lieu de truelle pour bâtir leurs demeures; mais il est certain, et je m'en suis convaincu, qu'ils n'emploient à cet usage que leurs dents et leurs pattes de devant.

Arrivés à la hutte, mes gardes, qui connaissaient sans doute la cordiale réception que m'avait faite leur roi, eurent les plus grands égards pour moi, et voulurent se charger de mes bagages; mais je m'y refusai, et, faisant un paquet du tout, je le chargeai sur mes épaules, et nous reprîmes le chemin du palais.

A mon retour, je m'installai de mon mieux dans la hutte royale, et pendant que j'étais occupé à ranger à terre, vu l'absence de tout meuble, les débris de ma fortune, le général en chef vint me prévenir que le roi m'attendait pour déjeuner au bord du lac.

Je m'empressai de me rendre au désir de Sa Majesté, et cela avec d'autant plus de plaisir que je m'attendais à faire un repas princier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des semaines; aussi me gardai-je bien d'emporter des provisions. Mais, jugez de mon désappointement, quand, arrivé au lieu indiqué, je vis Sa Majesté

entourée d'une vingtaine de convives qui, tous couchés sur la verte pelouse, s'apprêtaient à dévorer à belles dents une multitude de ramilles, d'écorces et même, ce qui m'étonna le plus, de petits poissons crus, que d'habiles plongeurs allaient à toute minute pêcher au fond du lac.

Je cherchai des yeux s'il n'y avait pas une table dressée, mais je n'en vis point, et j'en conclus que chacun devait manger ainsi couché, et s'accommoder de pareils mets, sans couverts ni assiettes. Je ne pus alors me défendre d'un mouvement de répulsion que je réprimai aussitôt, et pris place à la droite de Sa Majesté, tandis que son ministre se couchait à sa gauche. Dès que je fus installé, je jetai un coup d'œil autour de moi, mais je n'aperçus point la reine, ni aucune dame de la cour. — Alors, en ayant fait la remarque au roi, il me répondit que les femmes, dans son royaume, avaient coutume de prendre leurs repas dans leur intérieur, soit seules, soit avec leurs enfants, et il me demanda si tel n'était point l'usage dans mon pays.

Je lui certifiiai que chez nous, les dames faisaient toujours partie de la société, et en étaient le plus bel ornement.

Ma réponse parut le surprendre beaucoup, et il allait sans doute me faire part de ses réflexions quand les serviteurs mirent fin à notre entretien, en plaçant devant Castorinus d'abord et devant tous ses autres convives ensuite, des vivres nouveaux qu'ils dévorèrent avec une gloutonnerie incroyable.

Quand sa faim fut calmée, le roi, qui s'était aperçu que je n'avais même pas touché aux poissons déposés devant moi, me demanda s'ils n'étaient point de mon goût.

Je lui répondis que dans mon pays on mangeait aussi du poisson, mais seulement quand il était cuit et jamais cru, et que notre principale nourriture consistait en viande cuite provenant de certains animaux, tels que le bœuf, le mouton, le porc, et aussi du gibier que mes compatriotes tuaient à la chasse; ou encore de volailles qu'ils engraisaient à cet usage; et aussi de légumes et de diverses plantes cultivées dans la terre; que du reste cette nourriture, toute fortifiante qu'elle était, nous rendrait malades au bout de quelque temps si elle n'était pas accompagnée de pain, une sorte de pâte cuite fabriquée avec la farine d'une plante appelée *blé*, dont on semait la graine dans les champs, et qui poussait beaucoup plus haute que l'herbe qui ornait les bords du lac de Sa Majesté.

Castorinus m'écoutait avec la plus grande attention, et souvent il se penchait vers son ministre et lui parlait à voix basse; alors celui-ci secouait la tête d'un air grave et semblait dire qu'il ne croyait pas un seul mot de mes paroles. Ce que voyant, je me levai précipitamment, au risque de déplaire au roi, et courus à ma hutte d'où je rapportai, toujours courant, quelques provisions de bouche, ainsi que ma gourde qui renfermait encore de bonnes gorgées de délicieux rhum.

J'étais le tout devant moi, et offris à Castorinus de goûter les mets de mon pays. A cette vue, ni le roi ni son ministre ne pouvaient plus douter de la véracité de mes paroles; cependant la méfiance se lisait encore dans leurs yeux. Alors je me mis sans plus de façons à faire honneur à mes victuailles, et cela avec d'autant plus de plaisir que je mourais de faim.

En me voyant manger de si bon cœur, toutes les mâchoires s'étaient subitement arrêtées, tous les convives et Castorinus

lui-même me regardaient avec un air d'étonnement des plus risibles. Enfin, le roi, voyant disparaître avec rapidité les mets placés devant moi, voulut en goûter pendant qu'il en était temps encore, et, s'emparant d'une croûte de pâté à laquelle adhéraient encore un reste de jambon, il la porta à sa bouche; mais à peine l'eut-il goûtée qu'il la rejeta vivement en faisant mille grimaces et contorsions très-risibles.

Les autres convives, en vrais courtisans, voulurent imiter Castorinus, mais ils témoignèrent la même répugnance, et me laissèrent achever tranquillement mon déjeuner, non sans me regarder avec stupefaction. Quant au roi, il ne me quittait pas des yeux, et semblait être très-préoccupé d'un objet que je ne devais pas tarder à connaître. En effet, ayant débouché ma gourde pour avaler quelques gorgées de rhum, Castorinus me la retira précipitamment des mains et la porta à sa bouche, mais il la jeta aussitôt sur l'herbe et se levant comme un fou; il me fit signe de le suivre en me disant qu'il allait faire sa sieste. Alors il plongea au fond du lac; ses convives en firent autant, et un instant après je me trouvais seul sur la rive, bien décidé, je vous prie de le croire, à ne pas suivre leur exemple.

Revenu de mon étonnement, et ne voyant pas mes Castoriniens remonter à la surface de l'eau, je pris le parti d'aller à la découverte. Profitant donc du moment où je n'étais pas surveillé, je m'enfonçai assez avant dans la forêt, et j'aperçus avec plaisir quelque gibier qui me serait, pour l'avenir, d'une grande ressource. Je tirai même sur un animal assez gros et dont je n'avais pas encore vu le pareil. L'ayant tué, je courus le ramasser et reconnus que c'était un fort beau lièvre, mais blanc comme la neige. Je le mis dans mon car-

nier et repris le chemin de ma hutte, car la nuit commençait à venir.

Arrivé au palais, j'y trouvai le général en chef qui, très-inquiet de mon absence, avait déjà mis toutes ses troupes sur pied pour les envoyer à ma recherche; aussi, en me voyant revenir tranquillement, me reçut-il avec de grandes démonstrations joyeuses et courut-il annoncer cette bonne nouvelle au roi.

Le lendemain, Castorinus me fit mander en sa présence et me reprocha de ne pas l'avoir suivi dans sa promenade au fond de l'eau. Il parut très-surpris en apprenant que, dans mon pays, on ne se mettait à l'eau que comme propreté et pour se rafraîchir le corps, ou bien comme agrément pour se livrer à l'exercice de la natation. Mais, lui dis-je, il nous est impossible de vivre et de respirer au fond de l'eau.

Il me témoigna alors un vif désir de me voir nager, et je lui promis de satisfaire sa curiosité, à la condition que ce ne serait que quelques heures après le repas. Il reçut ma promesse avec joie, et je rentrai chez moi.

Comme la veille, le roi me fit encore inviter à déjeuner au bord du lac, qui était son lieu de prédilection. Je m'y rendis avec mon lièvre et une provision de petit bois pour le faire rôtir, car je ne devais pas songer à en faire un civet : la batterie de cuisine, le beurre et autres ingrédients, étant inconnus des Castoriniens.

L'étonnement de tous fut grand à la vue de mon lièvre blanc, que je me mis à dépouiller avec tout le sérieux voulu; et, bien que cet animal eût vécu pour ainsi-dire parmi eux, les Castoriniens semblaient en ignorer l'espèce.

Le roi, surtout, m'examinait avec une telle curiosité qu'il voulut faire partager

ce spectacle à la reine, et la fit prévenir de venir de suite le rejoindre. Mais ce fut bien pis quand j'eus allumé un feu vif et pétillant et suspendu mon lièvre au-dessus du brasier !... Tous ces pauvres diables insulaires qui ne se rendaient pas compte de cette flamme brillante dont la couleur les séduisait si fort, s'en approchèrent et voulurent prendre les charbons ardents, comme nous eussions fait, nous, d'objets précieux. Mais hélas ! les pauvres diables en furent cruellement punis par les brûlures profondes que leur causa cette imprudente curiosité.

C'était à la fois comique et émouvant de les entendre jeter les hauts cris en faisant des contorsions inimaginables, mais toutefois sans m'adresser même le plus petit reproche; car leurs yeux, d'où coulaient abondamment les larmes, conservaient toujours leur douceur et prouvaient que ces bonnes créatures n'avaient aucune notion de la méchanceté ni de la rancune.

Je croyais ce fâcheux incident terminé, et je me disposais à surveiller mon rôti, lorsque j'entendis une clameur immense ! Je me retournai, et aperçus la pauvre reine Castorina, enveloppée par les flammes !... La malheureuse s'était sans méfiance approché d'un charbon rejeté par un de ses sujets, et ce charbon avait mis le feu à son manteau d'herbes sèches.

Aussitôt, et sans m'inquiéter du respect dû à la reine, je la pris dans mes bras et la précipitai dans le lac, dont elle gagna rapidement le fond. Grâce donc à ma présence d'esprit Sa Majesté en fut quitte pour sa riche fourrure noire, quelque peu endommagée.

En Espagne, où il est défendu de toucher à la reine, ce procédé efficace m'eût peut-être coûté la vie; mais chez ces bons

Castoriniens, qui ne connaissaient pas ce proverbe : « *Ne touchez pas à la reine* », il me fit le plus grand honneur. Je reçus les félicitations chaleureuses du roi et de toute sa cour ; puis, la tranquillité rétablie, le déjeuner du roi fût servi. Quant au mien, mon lièvre, quoique sans assaisonnement, se trouva délicieux. J'en offris au roi qui refusa d'y goûter ; puis, le déjeuner achevé, Castorinus retourna à son lac pour y retrouver la reine, en m'annonçant qu'il allait assister à une grande chasse, et qu'à son retour il comptait sur ma promesse pour lui procurer le plaisir du spectacle de la natation en usage en France. Sur ce, je profitai de son absence pour m'étendre sur l'herbe, fumer un délicieux cigare et faire ma sieste.

Au réveil je me débarrassai d'une partie de mes vêtements, et j'attendis le retour de Leurs Majestés. Le roi, seul, prit place au bord du lac. Quant à la reine Castorina, dès qu'elle aborda la rive elle fut entourée des dames de sa cour et rentra chez elle.

Alors, dès que je vis mon public installé, je me jetai à l'eau, et fis pendant une heure mille évolutions et tours d'adresse dignes des plus habiles nageurs ; et cela, je vous l'assure, à la plus grande admiration des Castoriniens, qui n'avaient jamais vu chose pareille. — Faire la *planche*, c'est-à-dire nager sur le dos, leur parut surtout tellement merveilleux qu'ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

Je plongeai aussi à plusieurs reprises et restai près d'une minute sous l'eau, rapportant quelques coquillages pour prouver au roi ma bonne volonté, mais en l'assurant qu'il m'était impossible d'y rester plus longtemps, et que c'était la seule cause qui m'avait empêché de le suivre dans

ses excursions et d'assister à sa chasse.

Cette fois Castorinus fut bien convaincu de la véracité de mes paroles ; il me sut bon gré de la preuve que je venais de lui en donner, et m'invita à le reconduire à son palais. Là, je pris congé de lui et rentrai dans ma hutte pour m'y reposer des fatigues de mes exploits.

Les jours, les semaines se passèrent, et Costorinus me témoignait de plus en plus une grande amitié ; tout ce que je faisais était approuvé par lui.

Je profitai de ces bonnes dispositions pour me rendre tout à fait libre, parcourir le pays, aller à la chasse et visiter ces castors infatigables, qui étaient à mes yeux de véritables architectes et ingénieurs des ponts et chaussées, à quatre pattes. Ils paraissaient, du reste, fort bien connaître leur supériorité sur les autres animaux. Il y avait même une chose qui me surprit ; — un certain orgueil national chez eux ; — et je me rappelle qu'un jour Castorinus me dit que lui et son peuple tiraient leur origine d'un célèbre Castorinien, qui, fidèle compagnon d'un des petits-fils de Noë, avait donné les plans et participé à la construction de la fameuse tour de Babel ; et, ajouta-t-il modestement, ce n'est que depuis cette époque seulement que nous possédons l'art de bâtir nos habitations. — A cette narration je m'inclinai, beaucoup par politesse et aussi un peu par courtoisie, et laissai ce bon roi conserver ses illusions généalogiques.

Dans mes excursions je vis beaucoup de Castoriniens se retirer l'été dans de vastes terriers, qu'ils avaient creusés pour leur usage ; c'étaient leurs maisons de campagne, et ils ne les quittaient qu'à l'approche de l'hiver, pour vivre en famille dans leurs demeures.

Vous ne pouvez vous figurer, mes chers enfants, l'intelligence des castors ; — je vais vous en citer un exemple que vous ne connaissez pas, parce que vous n'étiez pas encore nés, mais que vos pères et mères connaissent peut-être ; le fait s'étant passé à Paris ; le voici :

Il y a quelques dizaines d'années, tout Paris a pu voir au Jardin des Plantes, au bord du lac réservé aux oiseaux aquatiques, un beau castor du Rhône, — car il en existait encore à cette époque dans cette contrée de la France. — On le nourrissait de carottes et de ramilles de saule. Le soir, pendant l'hiver, on barricadait d'une planche de sapin le devant de sa hutte pour le préserver du froid ; or, un soir, son gardien avait négligé cette précaution, et pendant la nuit la hutte fut remplie d'une épaisse couche de neige. Le lendemain matin à son réveil, l'employé, se rappelant son oubli, n'eut rien de plus pressé que de courir au lac. Mais, jugez de sa stupéfaction !... le castor a réparé lui-même la négligence de son gardien !... il a rassemblé les branches ; il en fait une claie, dont il a bouché les interstices avec les morceaux de carottes ; puis il a cimenté le tout avec de la terre et de la neige pétries, de façon à opposer à l'ouragan un véritable obstacle.

Voilà, mes enfants, ce qu'avait fait notre bon et pacifique castor du Jardin des Plantes, ce qui prouve que toutes les bêtes ne sont pas aussi ignares que nous pouvons le supposer.

Mais revenons à nos Castoriniens, qui, certes, n'étaient pas plus inintelligents que celui du Jardin des Plantes.

Je passais donc mes journées en chasses et en causeries avec le roi et la reine, qui tous deux étaient aux petits soins pour moi. Cependant, hélas ! cet heureux état de

choses ne devait pas durer : — un soir, Castorinus me prévint qu'il devait passer le lendemain matin une grande revue de ses sujets, qui pour cet usage avaient l'habitude de se réunir dans une île située à peu de distance, et il me manifesta le désir de m'y voir assister.

Je ne pouvais refuser, le désir d'un monarque étant un ordre. — J'acceptai donc l'offre du roi, ce qui me contrariait d'autant plus que je n'ignorais pas que, pour aborder dans cette île, il faudrait traverser le lac à la nage. Enfin, je fis contre fortune bon cœur, et, à l'heure convenue, formant un paquet de mes plus beaux vêtements, j'y joignis une paire de bottes fourrées qui m'avait été laissée par mes matelots ; puis mon fusil qui ne me quittait jamais ; et, plaçant le tout sur mon dos, je me glissai doucement à l'eau ; quelques minutes après, j'abordais dans l'île.

Après avoir mis la dernière main à ma toilette, je me présentai à Sa Majesté, qui me complimenta sur mon exactitude. Elle n'avait jamais été aussi gracieuse, et ses sujets étaient tout joyeux de la voir en si belle humeur. — La revue terminée, les Castoriniens se groupèrent et prirent place sur l'herbe, se disposant à faire honneur au banquet offert par le roi à tous ses sujets à l'occasion de cette fête solennelle !... et bientôt, en effet, Castorinus ne tarda pas à inviter ses convives à suivre son exemple, en mordant à belle dent les mets placés devant lui. — Pour ma part, je me contentai de quelques fruits.

Le festin commença gaiement. Autour de nous gambadaient les enfants qui, tout joyeux, folâtraient sur la pelouse, se poussant les uns les autres, quand tout à coup l'un d'eux venant à trébucher entre mes jambes, se mit à flairer mes bottes avec

une persistance que je ne pouvais comprendre. Mes voisins, voyant cela, en firent bientôt autant et ne tardèrent pas à pousser des cris qui attirèrent l'attention des autres convives; — quelques minutes après je me trouvais entouré de toutes parts!...

En [un instant mes bottes me furent arrachées des pieds; puis poussé, culbuté, j'arrivai devant le roi, qui ouvrit de grands yeux, ne pouvant se rendre compte de la fureur de ses sujets qui, d'ordinaire, étaient si calmes et si doux.

Hélas! je sus bientôt à quoi m'en tenir!.. Mes maudites bottes étaient faites de peau de castor, dont la fourrure garnissait l'intérieur. Tout le vacarme venait donc de ces satanées bottes, dans lesquelles les Castoriniens se figuraient reconnaître la peau d'un de leurs ancêtres, tué, comme ils le disaient, par les méchants blancs.

Le roi me questionna sur la provenance de ces bottes malencontreuses. — Je lui répondis qu'elles ne m'appartenaient pas et que j'ignorais qu'elles fussent faites avec la peau d'un Castorinien; — qu'elles m'avaient été données par mes matelots avec divers autres objets, lorsqu'ils m'abandonnèrent sur le rivage, et que je ne devais, par conséquent, pas supporter la peine encourue par d'autres.

Castorinus ayant compris mon raisonnement, fit tous ses efforts pour calmer ses sujets. Il y réussit à peu près, et chacun reprit sa place au banquet. Cependant, je remarquai que les convives ne cessaient de me regarder avec méfiance.

Malgré cela, le festin tirait à sa fin et mon affaire semblait oubliée, quand, au moment de me lever, je m'aperçus avec effroi que mon fusil avait disparu! Je le cherchai et ne tardai pas à le voir entre les mains de ces mêmes castors qui avaient si bien flairé

mes bottes. Je me levai précipitamment pour le leur reprendre!... Mais, hélas!... au moment où j'allai m'en emparer, la détente se lâcha, le coup partit et alla tuer raide le malheureux ministre de Sa Majesté Castorinus XV, le seul de ses sujets qui possédât sa confiance.

A ce nouveau malheur, je compris que, malgré toute la placidité et la douceur de caractère de ce peuple inoffensif, j'étais perdu, et que je ne tarderais pas à succomber sous le nombre de mes adversaires. De plus, il me répugnait de verser le sang de ces êtres qui m'avaient accueilli avec tant de bienveillance.

Aussi, ramassant mon fusil, je courus de toute la vitesse de mes jambes et regagnai le palais du roi, poursuivi par les clameurs lointaines des Castoriniens.

Là, je pris à la hâte les objets que j'avais laissés dans la hutte, et, quittant ce bienheureux pays, je m'enfonçai dans la forêt.

IV

Je marchais rapidement, tout en songeant à ce digne Castorinus qui m'avait accordé l'hospitalité avec tant de bonté, lorsque tout à coup un grand brouhaha me fit arrêter tout court. Je me voyais déjà entouré d'ennemis et m'apprêtais à me défendre! Mais je partis d'un grand éclat de rire en voyant défiler devant moi une myriade de lapins, parmi lesquels je distinguai aussi des lièvres blancs pareils à celui que j'avais mangé, il y avait quelques jours.

Je suis certain que, depuis que le monde est monde, jamais chasseur n'a assisté à pareil spectacle.

En un clin d'œil, mes lapins eurent disparu, et je continuai mon chemin avec d'autant plus de tranquillité, que je me voyais assuré contre la faim et les attaques

dangereuses, car, me disais-je, si le gibier est si nombreux dans cette forêt, c'est qu'aucun être malfaisant n'y a mis les pieds avant moi ; et, ainsi rassuré, je m'étendis au pied d'un arbre et m'endormis profondément.

A peine le jour commençait à poindre, que je me réveillai avec un appétit féroce !... Aussi, mon premier soin fut-il de me mettre en chasse, et quelques instants après je dépouillai un des nombreux lapins du voisinage, je le faisais rôtir et le mangeais avec la conscience d'un homme qui n'a rien à se reprocher. Seulement, une chose manquait au festin : cette chose, c'était le pain !... mais, vous le savez, mes enfants, quand on n'a pas ce qu'on désire, il faut se contenter de ce que l'on a !....

Ainsi lesté, je me mis en route, et au bout d'une heure j'arrivai près d'un rocher qui me parut remplir les conditions voulues pour m'abriter pendant quelques jours. Mais, au moment où j'allais tirer mes plans, j'entendis une petite voix flûtée qui semblait pérorer.....

Très-intrigué, je m'approchai à pas de loup et j'assistai au *meeting* le plus extraordinaire qui se soit jamais vu, même dans l'excentrique Angleterre.

Au milieu d'une petite clairière, un grand nombre de lapins et de lièvres entouraient et écoutaient, d'un air respectueux et craintif, un vieux et maigre lapin, déjà tout grisonnant.

Voici ce que ce vieux de la vieille leur disait :

« Oui, mes amis, ce que je vous dis est la vérité ! Je ne fais que vous répéter les conseils que me donnait mon grand-père autrefois ; il y a bien longtemps de cela !... Car vous n'ignorez pas que je suis le seul

survivant de tous les lapins, vos ancêtres, qui ont émigré dans ce pays pour fuir la cruauté des hommes, ces anthropophages !... qui nous tuaient pour se vêtir de notre peau et pour nous manger soit en civet, soit à la broche, soit en gibelotte dans la casserolle, en compagnie de lardons, champignons et de petits oignons !!!...

Oh ! la casserolle !... évitez surtout la casserolle !... mes chers amis, car c'est ce qu'il y a de plus dangereux pour vous !...

Ici le vieux lapin fit une pause, éternua et reprit :

« Depuis cette époque, nous avons vécu ici en véritables Sardanapales et dans la plus complète sécurité, au milieu de ce serpolet si parfumé que vous aimez tant ; et je croyais, comme vous, finir tranquillement mes jours dans ce pays de coccagne !... Mais pas du tout, l'Anthropophage a découvert notre paisible retraite... Déjà deux des nôtres ont disparu, tués par la balle homicide !... car, si je ne me suis pas trompé, il y a quelques jours, et ce matin encore, j'ai bien entendu éclater ce tonnerre dont j'avais tant peur jadis ! Et, si cela est, croyez-moi, mes amis, notre malheureuse tribu est sous le coup de passer à la casserolle dont je viens de vous parler et dont vous serez désormais sans cesse menacés.

Écoutez donc bien mes conseils, retenez-les dans votre étroite cervelle, et vous reconnaîtrez facilement l'ennemi que vous avez le plus à craindre. »

A ces paroles solennelles, l'assemblée entière redressa les oreilles.... et le vieux lapin continua :

« Méfiez-vous de celui que les hommes appellent vulgairement un vieux Roublard. C'est-à-dire un adroit chasseur, celui-ci c'est le fléau ! le destructeur de notre race ! — Le vieux roublard a presque toujours la

barbe grise ; ses vêtements sont presque toujours usés. A ses côtés pend un vieux carnier encore plus usé que ses vêtements, et sur ses épaules est jeté un vieux fusil tout rouillé, qu'il appelle un *flingot* dans son langage pittoresque, et d'où sort ce tonnerre qui m'a tant fait trembler dans ma jeunesse.

Ce vieux chasseur-là, mes amis, ne plaisante pas : — c'est votre plus mortel ennemi, — et son carnier crasseux a détruit plus de lapins que vous n'avez de poils sur le dos.

Son inséparable compagnon est un vieux chien qui ne ressemble en rien à nos bons amis de la tribu voisine : — lui est tout maigre, tout crotté ; il a le poil hérissé comme les méchants et l'air sérieux d'un personnage comprenant toute l'importance de sa mission. — Gardez-vous bien aussi de ce gaillard-là, et, du plus loin que vous apercevrez le bout de son museau, décampez au plus vite, avec la crainte salutaire de la maudite casserole!!!.....

Mais si au contraire vous apercevez un jeune godelureau au fusil bien astiqué, aux vêtements tout flambants neufs, aux guêtres irréprochables, riez sous cape!... Riez aussi des aboiements de son jeune *cabot*, de son chien inexpérimenté qui ignore les premières notions de la chasse ; — et si vous êtes en train de déjeuner, ne perdez pas une goulée de serpolet... Si vous prenez vos ébats sur le gazon ne vous dérangez pas, mais ayez toujours l'œil aux aguets, et quand ils ne seront plus qu'à quelques pas de vous, détalez..... mais à votre aise et sans crainte, car je vous l'assure, mes amis, ni l'un ni l'autre ne sont dangereux.....

Si vous apercevez de ces chasseurs, jeunes ou vieux, vous tendre des pièges quelconques, riez aussi, car il n'y a que les écervelés et les imbéciles qui s'y laissent

prendre : — Un lapin sensé flairera toujours le danger et ne tombera jamais dans le piège!

Répétez, mes amis, ces sages conseils de mon grand-père aux coqs, aux poules, aux canards, aux dindons et à tous les autres membres des tribus des paisibles, nos voisines, car ils les concernent au moins autant que vous, malgré les paroles mensongères que leur débitent sans cesse notre vieux voisin le savant..... et gare à la casserole, aux lardons, aux champignons et surtout aux petits oignons, qui sont choses malsaines pour vous !!! »

A peine le vieux lapin avait-il achevé, que les cris de vive Serpolet! se firent entendre. Honneur à ses illustres aïeux : Lapins sept et Lapin dix.

Puis le roi salua l'assemblée en s'inclinant gracieusement avec la modestie habituelle à tous les orateurs!!!

J'étais stupéfait de ce que je venais de voir, et me livrai à mille réflexions plus tristes les unes que les autres :

Comment! me disais-je, voilà des lapins qui parlent le français tout aussi bien que moi!... Ce sont des compatriotes qui, bien certainement, ont subi l'influence de quelque mauvais sort!... Et si cela est, j'ai encore commis deux crimes, puisque j'en ai tué deux!... Que dis-je?... Je suis un misérable... un monstre... un anthropophage!... Oui un anthropophage! ni plus ni moins, car non-seulement j'ai tué deux de mes compatriotes, mais encore je les ai mangés!... Je les ai même trouvés délicieux... quoique accommodés sans lardons, ni champignons, ni petits oignons. — Il est vrai que c'est uniquement parce que je n'en avais pas, de lardons, de champignons, ni de petits oignons, car sans cela!... Et les idées noires bouillonnaient

dans ma cervelle. Je me faisais horreur, car, me disais-je encore, dans mon pays, mes chers compatriotes ont assez l'habitude de se tuer entre eux, mais ils n'ont jamais contracté celle de se manger!...

Enfin, après être resté quelques moments plongé dans mes réflexions, je pris soudain une noble résolution, et je m'écriai d'une voix que je cherchai à rendre des plus persuasives :

« Lapins, mes amis, et vous vénérable Serpolet, n'ayez aucune crainte... C'est la fatalité seule qui m'a conduit parmi vous, et si j'ai commis un méfait que je regrette amèrement, c'est que je ne croyais trouver ici que de vulgaires mangeurs de serpolet, comme il y en beaucoup dans mon pays. Ne voyez donc en moi qu'un être prêt à vous défendre contre vos ennemis, si vous en avez. »

Tout en parlant ainsi je regardais les lapins, dont, à ma voix, la plus grande partie avait subitement pris la fuite avec épouvante, croyant sans doute avoir déjà la fameuse casserole de Serpolet à leurs trousses ; mais je fus heureux cependant d'en voir un assez bon nombre rester avec le vieux lapin.

Ils m'écoutaient tous le nez au vent et les oreilles dressées, et je lisais dans leurs gros yeux débonnaires qu'ils avaient une certaine confiance.

Ce fut alors que je crus devoir me montrer. Mais, à ma vue, ce fut un saut qui peut général, car, à part Serpolet et quelques-uns des plus aguerris, tous les autres lapins avaient décampé.

Voyant ceux qui restaient faire bonne contenance en me regardant fixement, je pris un air contrit, et m'adressant au vieux Serpolet, je lui dis :

« Croyez-moi, doyen des lapins, je suis dans les meilleures intentions, et je vous jure que désormais vous n'aurez pas le plus

petit reproche à m'adresser. Ne voyez en moi qu'un ami prêt à vous défendre et à vous être utile. »

A ces paroles rassurantes le vieux Serpolet parut réfléchir un moment, puis me répondit avec une certaine dignité.

« Pour ma part je vous crois et j'ai confiance ; mais cependant je ne puis me rendre compte de votre présence en ces lieux. »

Je lui racontai en peu de mots mes aventures, tout en lui cachant le malheur qui m'avait forcé de fuir les États du roi Castorinus XV. — Je lui dis que je marchais au hasard, cherchant une occasion pour retourner dans mon pays : puis je lui demandai à mon tour par suite de quelle merveille, lui et les siens possédaient le don de la parole, ce que je n'avais jamais rencontré chez aucun de ses pareils.

— Oh ! me répondit-il, cela n'a rien d'extraordinaire ! — Je suis né en Gascogne où tous les lapins, — vous devez le savoir, — sont connus pour avoir la langue bien pendue et la parole facile. Puis, tout jeune encore, ayant émigré de mon pays avec beaucoup de mes compatriotes, pour venir habiter ces contrées où nous avons été très-bien accueillis par le père du Grand Kokorico, le sultan actuel de toutes les tribus voisines, nous et nos descendants avons conservé notre langage, et cela d'autant plus facilement que tous les habitants parlaient la même langue que nous.

Depuis, et comme doyen, mes lapins et mes lièvres m'ont nommé leur roi ; n'est-ce pas ? mes amis, fit Serpolet en s'adressant à ses auditeurs.

— Oui ! oui ! c'est vrai, s'écrièrent les lapins ; puis ils se mirent à crier avec enthousiasme. Vive Serpolet, notre chef !

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

CHÈVREFEUILLE

COMÉDIE-CHARADE EN TROIS ACTES

Personnages: MATHILDE, HENRIETTE,
CLAUDINE.

ACTE PREMIER.

MATHILDE. — Mon Dieu ! toujours le vilain temps !... C'était bien la peine de venir passer l'été à la campagne, pour demeurer chez soi, claquemuré comme dans une prison ! On ne voudra pas seulement que j'aille visiter mon amie Henriette. Ce n'est pas loin, cependant ; un trajet de cinq minutes en marchant vite. Mais qu'entends-je ?... On dirait la voix d'Henriette... oui ! c'est bien elle qui gravit le perron.

HENRIETTE. — Bonjour, Mathilde !

MATHILDE. — Chère Henriette ! venez, que je vous embrasse !

HENRIETTE. — Volontiers, parce que j'ai un excellent caractère, autrement je ne serais pas ici.

MATHILDE. — Pourquoi ?

HENRIETTE. — Comment, c'est ainsi que vous exécutez votre promesse ?

MATHILDE. — Quelle promesse ?

HENRIETTE. — Vous ne vous en souvenez même pas !... on vous attendait, hier, à la maison. Vous n'êtes pas venue ; vous savez pourtant que chacun vous aime dans ma famille.

MATHILDE. — Je le sais ! et croyez à une égale affection dans mon cœur ; mais vous ignorez combien je suis excusable.

HENRIETTE. — Et de quelle manière ?

MATHILDE. — Depuis la grande maladie que je fis l'année dernière, que de soins excessifs ne prodigue-t-on pas à ma frêle et délicate personne ?... Je ne puis mettre

un pied dehors quand il pleut, même quand il a plu ; et là ne se bornent pas les précautions sanitaires, comme dit gravement notre docteur.

HENRIETTE. — Franchement, je soupçonne ce qui arrive ; aussi, moi qui jouis d'une excellente santé !... n'ai-je pas hésité à franchir l'espace qui sépare nos deux habitations. Bref, me voilà prête à passer avec vous autant d'heures qu'il vous plaira, jusqu'au dîner, pour lequel on m'a recommandé de ne pas me faire attendre.

MATHILDE. — Qu'est-ce que vous apportez donc là ?

HENRIETTE, *ouvrant un panier à ouvrage.* — Beaucoup de choses. Surtout un modèle de tapisserie sur lequel je tiens à recueillir votre avis.

MATHILDE. — Voilà, en effet, un dessus de chaise magnifique. Je n'ai jamais rien vu d'aussi réussi, comme dessin, d'abord, comme dispositions de couleurs, ensuite.

HENRIETTE. — Eh, bien ! mademoiselle, veuillez l'accepter. J'attendais la certitude qu'il vous plairait pour vous l'offrir.

MATHILDE. — Je ne sais si je dois recevoir un tel cadeau.

HENRIETTE. — Un refus me causerait in fine de chagrin.

MATHILDE. — Votre insistance me décide ; en revanche, puisque l'après-midi nous appartient, vous goûterez avec moi ?

HENRIETTE. — Volontiers, car c'est également mon habitude.

MATHILDE. — En outre des fruits, des gâteaux, des confitures, nous aurons quelque chose que, sans doute, vous ne connaissez point, étant depuis peu de temps à la campagne. Je vous ménage une surprise. Mais trois heures vont sonner. Je commence à désespérer et cela véritablement tombe aujourd'hui fort mal... vilaine petite fille !

HENRIETTE. — Qui interpellez-vous ainsi ?

MATHILDE. — Claudine, qui, ordinaire-

ment, est venue et repartie à l'heure où nous sommes.

HENRIETTE. — Claudine Verginet? On la plaignait tout à l'heure. On parlait d'un accident dont elle aurait été victime. Pauvre petite! et je l'accusais de négligence... Ah! si réellement un malheur était venu la frapper, je la plaindrais de toute mon âme!

CLAUDINE, *qui, arrêtée au fond, a entendu les dernières paroles, dit en avançant.* — Merci, mamzelle, mais, grâce à Dieu, je suis toujours bien portante.

MATHILDE et HENRIETTE, *se retournant.* — Claudine.

CLAUDINE. — En chair et en os; mais ce n'est pas sans peine, ouf! permettez d'abord que je m'assiste et que je respire.

HENRIETTE. — Voici une chaise.

CLAUDINE. — Merci... je me contenterai de celle-ci, parce qu'elle a des bras... figurez-vous, que Mirza, notre chèvre, était trop vieille pour donner du lait en suffisance. Grand'mère acheta Follette, une toute jeune, bien gentille; mais la coquine veut retourner chez ses anciens maîtres. Il faut la tenir sans cesse à l'attache; autrement, la voilà partie pour un village à trois quarts de lieue d'ici.

MATHILDE. — Ne parle pas si vite, puisque tu es essoufflée.

CLAUDINE. — Mamzelle, ça me repose. Donc, je venais tranquillement. Tout à coup, des gamins ne s'avisent-ils pas de m'arracher la corde et de faire peur à Follette.

MATHILDE et HENRIETTE. — Oh! les vilains garnements.

CLAUDINE. — C'est ce que j'ai dit; mais eux de me crier: «Eh! Claudine! veux-tu ta chèvre? Eh bien! cours après!... Il a bien fallu courir; enfin, je l'ai ratrapée, voilà pourquoi je suis en retard.

MATHILDE. — Pauvre Claudine!... Allons, repose-toi!

CLAUDINE. — Je ne vais pas rester deux minutes à la même place; et puis, vous attendez votre lait, pas vrai?

MATHILDE. — Quand l'aurai-je?

CLAUDINE. — Tout de suite. Follette est attachée en dedans de votre jardin... Voulez-vous me donner une petite tasse?

MATHILDE, *se dirigeant vers le buffet.* — Tu feras bonne mesure?

CLAUDINE. — Oui! oui! je vois, mamzelle, avec plaisir, que vous y prenez goût... Ce n'est pas comme dans les commencements où votre mère était obligée de vous gronder pour vous faire boire: maintenant, il n'y en a jamais assez!

— MATHILDE. — Je trouve ton lait délicieux;... *(lui présentant ce qu'elle a pris dans le buffet)*: tiens.

CLAUDINE. — Comment! une soupière? Vous faites erreur, je pense?

MATHILDE. — Mais non! Mon amie Henriette a envie de se régaler avec moi.

CLAUDINE. — Alors, ça ne sera pas le même prix.

MATHILDE *(glissant quelques sous dans la poche de la paysanne)*. — Et ce que je te donne.

CLAUDINE. — Merci, ne vous impatiencez pas. Je vais et je reviens en deux temps. C'est égal, pour une petite tasse, en voilà une joliment grande!

HENRIETTE. — Elle est drôle, cette Claudine.

MATHILDE. — Un peu naïve et bien ignorante, sachant à peine lire; à cela près, la meilleure créature; mais vite, une apparence de couvert.

HENRIETTE. — Je vais vous aider.

MATHILDE. — Si vous voulez une serviette qui servira de nappe.

HENRIETTE. — C'est fait.

MATHILDE. — La mienne de tous les jours et une toute blanche pour vous... des biscuits, un restant de brioche... des

tasses, des cuillères... c'est tout ce qu'il faut, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. — Oh ! certainement... et j'annonce la petite chevière.

MATHILDE. — Approche et pendant que je vais servir, tiens ! avale cette tranche de brioche !

CLAUDINE. — En vérité, mamzelle, vous me rendez confuse et si grand'mère me voyait...

HENRIETTE, *riant*. — Tu remettrais la brioche dans le plat, peut-être ?

HENRIETTE. — Ce breuvage est tout simplement délicieux. Claudine, tu me compteras parmi tes pratiques et voilà le prix de ta première visite.

CLAUDINE. — Encore une pièce blanche ! Décidément, je vais nous enrichir avec notre nouvelle chèvre... c'est grand'mère qui va être contente ! Aussi, comme je vais avoir soin qu'elle trouve toujours de bonnes choses dans sa mangeoire (*voyant que l'on rit...*) pas pour grand'mère, pour Follette... et puis, avec l'argent que je recevrai, je sais bien ce que je lui achèterai pour sa fête... pas à Follette, à Grand'mère !... vous riez toujours ?... je bats un peu la campagne, n'est-ce pas ? mais je sais parfaitement ce que je veux dire.

MATHILDE et HENRIETTE. — Impossible de s'ennuyer avec elle !

CLAUDINE, *se levant brusquement*. — Eh ! qu'est-ce que j'entends encore ? Ces gamins du village voudraient-ils me jouer la même farce ? Voyons donc ! memzelles, excusez et à l'avantage de vous revoir... (*près de la porte, elle se retourne et dit, comme si on la reconduisait, ce qui n'avait pas lieu du tout*) : Ne vous dérangez donc pas, je vous en prie ! (*Elle disparaît et les deux amies continuent leur goûter en riant.*)

ALFRED SÉGUIN.

FIN DU PREMIER ACTE

LA ROSE

LA VIOLETTE ET LE PETIT OISEAU

FABLE

Un beau petit oiseau faisait un doux ramage

Sous les ébéniers, les lilas ;

Il gazouillait dans le feuillage,

Son gosier ne se lassait pas.

Je m'avançais pour mieux l'entendre

Quand, par hasard, je pus surprendre

Ces mots étranges près de moi :

« Je suis si belle, si coquette,

« Par ma foi !

« Que je mets tout en émoi ;

« N'est-ce pas, ma sœur Violette ?

« N'entends-tu pas au loin les échos de la rive,

« Le chant du rossignol et le vent qui gémit,

« Et le gentil ruisseau dont l'onde fugitive

« Roule en murmurant dans son lit ?

« Tous, d'extase frappés, se redisent mes charmes,

« L'élégance de mon maintien :

« De la beauté ce sont les armes !

« Mais pourquoi ne me dis-tu rien ?

Et Violette

Restait muette.

Soudain notre aimable chanteur

Vint se poser près d'une rose :

« Souffrez, lui dit-il, que j'ose

« Vous parler avec candeur.

« Combien votre orgueil vous abuse !

« Qui songe à vous ici-bas ?

« Votre méprise m'amuse,

« On ne vous connaît même pas !...

« Apprenez que ce bruit qui vient à nos oreilles

« Est un hymne au Créateur.

« Des œuvres de ses mains nous chantons les merveilles.

« Sa bonté, sa grandeur.

« C'est Lui qui vous a faite belle,

« Qui vous revêt d'éclat et de fraîcheur,

« Et qui chaque jour renouvelle

« Votre parfum, votre couleur.

« A vous flatter vous êtes trop habile :

« Depuis quand la beauté

« Est-elle une qualité ?

« Hélas ! c'est un don fragile ! »

Il disparut dans le bocage,

Et l'on entendit de nouveau.

Le pieux et tendre ramage

Du charmant petit oiseau.

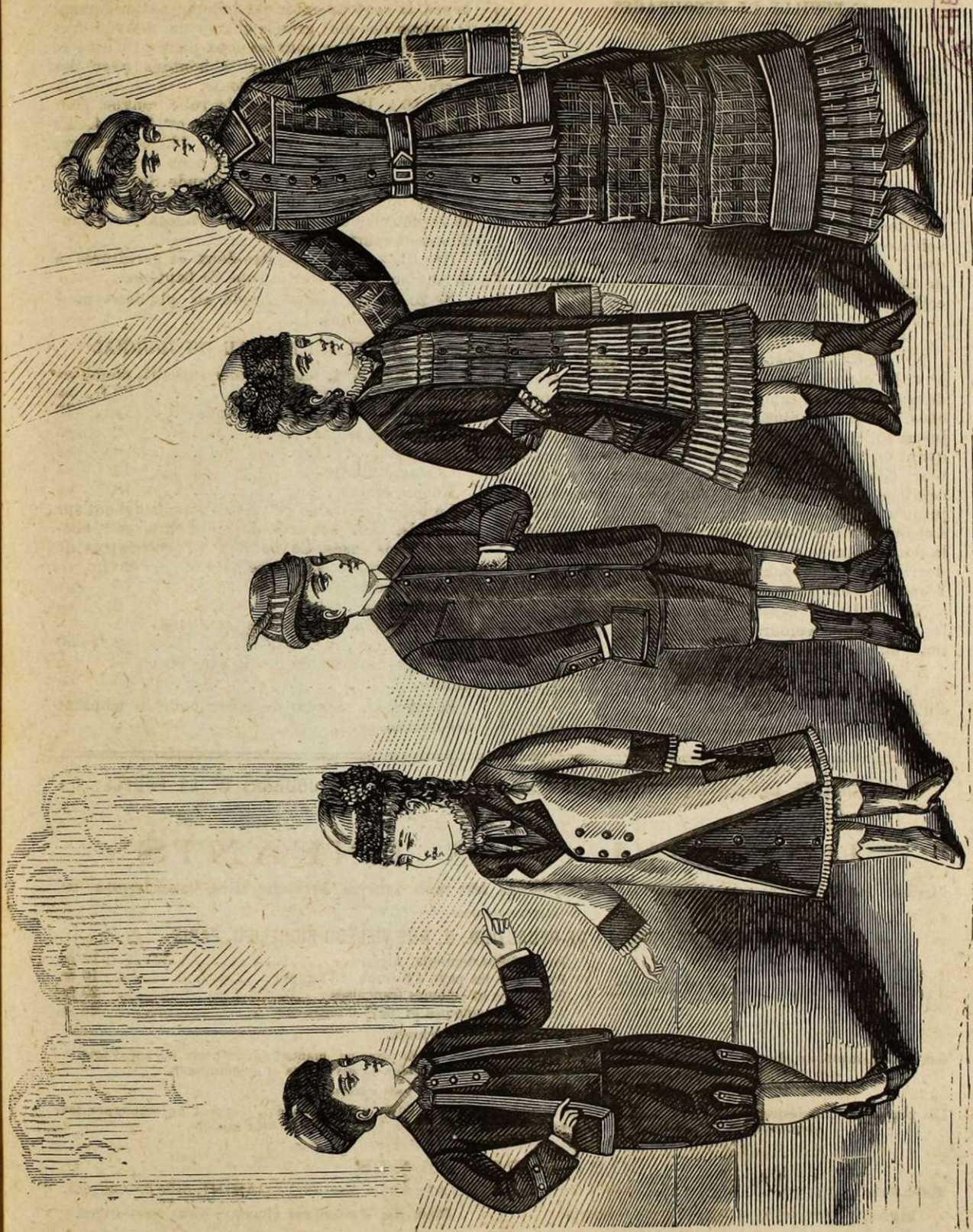
L'orgueil, la suffisance,

Que révèlent-ils en nous ?

Manque de cœur, d'intelligence,

Et pas mal de... graine de fous !

CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLE DE DECOUPAGES

LA MARE AUX CANARDS

Pièce mécanique à découper en suivant les contours des parties coloriées et à assembler d'après les lettres de raccord. — La feuille de papier mince ne sert pas pour le jeu, mais a seulement pour objet d'expliquer la position que devront occuper les pièces, une fois assemblées.

CACHE-POT (*Imitation de chêne sculpté*).

Le cache-pot se fait avec ce dessin, dont on enlève toutes les parties blanches en les découpant soit avec des ciseaux à broder très-pointus, ou un canif; ensuite on double ce carton avec du papier de couleur ou de la soie, et les deux côtés se collent ou se cousent avec quelques points.

FEUILLE DE PATRONS POUR POUPÉES

N^{os} 1 à 6. — Costume *fillette* pour la poupée n^o 4. Le corsage est une longue jaquette recroisée devant avec deux rangs de boutons et ornée de poches. Le dos est à plusieurs coutures qui remontent jusqu'à l'épaule. La jupe se compose d'une pièce ayant un mètre de tour et 20 centimètres de hauteur, elle est plissée à plis plats, montée à une ceinture et se glisse sous la jaquette en remontant jusqu'à la taille; on l'arrête avec quelques points à chaque couture; ensuite on plisse une bande pour la ceinture qui se coud sur la jaquette et se termine derrière avec un pan plissé rapporté par-dessus. L'encolure est garnie d'un petit collet rond.

N^{os} 7 à 10. — Bottine pour la poupée n^o 4, on les fait soit en velours, en étoffe assortie au costume ou en peau.

N^{os} 11 et 12. — Béguin pour les bébés n^{os} 2 et 4. On fait au bord un petit ourlet, et on le garnit d'une dentelle.

N^{os} 13 à 15. — Chausson soutaché pour ces deux

bébés, le contour extérieur indique naturellement le patron des plus grands chaussons, mais la broderie est la même pour les deux paires. On attache sur le cou-de-pied des petits boutons avec des barrettes en cordon caoutchouté.

N^{os} 16 à 18. — Modèle de robe longue pour mettre sous la pelisse des bébés n^{os} 2 et 4. La jupe est une pièce droite ayant 120 centimètres de largeur sur 50 de hauteur, pour le bébé n^o 4. L'autre se taille un peu moins grande. Sur ce même modèle on compose une robe de baptême avec des entre-deux et des garnitures brodées. Les manches sont courtes.

N^o 19. — Série d'entre-deux et garnitures à choisir pour exécuter la robe de baptême.

N^o 20. — Alphabet brodé au plumetis pour mouchoir d'enfant.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N ^o 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds.	20 fr. »
Paire de bas pour cette poupée.	» 75
Bottines à talons.	2 »
Chapeau.	4 »
Costume fillette.	12 »
Robe à traîne.	18 »
Le bébé incassable N ^o 2, se tenant, debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé.	30 fr. »
Robe pour ce bébé.	10 »
Chapeau.	6 »
Souliers blancs ou bleus et chaussettes.	2 50
Le bébé incassable N ^o 4, sans être habillé.	40 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.
Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.
Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.
Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.
Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.
Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.
Valparaiso et Santiago : L. TORNERO.